

Foi et vie.
16 Oct. 26. 106

Pages libres

MORALES

Il est hors de doute qu'il y a une inquiétude morale dans le protestantisme. Si nous n'en prenons pour preuve aujourd'hui que les écrits de certains qui vécurent leur jeunesse au sein des Eglises de la Réforme, nous croyons retrouver les mêmes problèmes, posés presque dans les mêmes termes, chez un certain nombre d'autres. On souffre de sentir une impuissance morale du christianisme. Est-ce le fait du christianisme lui-même ou le fait d'une certaine conception de la vie spécifiquement puritaine ? La question est d'importance.

Son importance grandit encore si l'on se rapporte à la conclusion d'une récente enquête de M. le doyen Doumergue sur « l'attrait catholique et l'attrait protestant ». M. Doumergue est amené à se demander ce qu'est au milieu de tant de protestantismes, le protestantisme authentique : il faut, di-il, se placer sur le terrain de l'histoire et examiner l'œuvre des Réformateurs. Il ne s'agit donc point de juger le protestantisme sur telle ou telle de ses manifestations actuelles. Enfin, M. Emile Doumergue, s'indignant de ce que l'on ait pu contester la supériorité morale d'un tel protestantisme, s'écrie : « Pour nous qui ne séparons pas la morale de la religion, pour qui la religion est le fondement de la morale et la morale le but de la religion, ces propos nous étonnent. » Ainsi donc, ce qui est spécifiquement protestant, nous affirme l'éminent historien de Calvin, ce serait la place exceptionnelle de la morale dans la religion. Cela suffit à

souligner ce qu'il y a de tragique dans la crise dont nous voulons parler : le doute de certains porte essentiellement sur la morale, c'est donc leur christianisme entier qui va s'effondrer en même temps, si la morale est, pour un protestant, le centre même de sa religion.

Ce drame, nous voudrions l'éclairer au moyen de quelques exemples tout à fait contemporains.

Le livre récent qui recueille les notes de Robert Siegfried est passé à peu près inaperçu (1). Il méritait cependant quelque attention, non seulement par les critiques violentes qu'il porte contre l'éducation chrétienne et singulièrement, protestante, mais comme par ce qu'il révèle d'une âme troublée, noblement éprise de clarté et de justification, étrangement en proie à cette aspiration de sa génération : vivre sa vie, et plus soucieuse de la forger que de la meubler.

Les « Lettres sur les Passions » tout d'abord procèdent à l'analyse des plus secrets mobiles de l'âme de Siegfried. Raisonnant sur lui-même, notre auteur découvre en lui trois tendances aussi essentiellement vaines l'une que l'autre : l'amour, l'ambition et l'art.

L'amour pur est une illusion qui repose sur ce perpétuel mensonge qu'est la personnalité fictive de l'être aimé. (On reconnaît là un thème familier aux écrivains des dernières années du siècle, la « Danse devant le miroir », de Currel). De plus il tend à se fonder non sur la passion qui est primitive, mais sur des éléments rationnels qui la faussent. L'élément normal est sain, c'est le désir, élément positif que le christianisme n'a cessé de fausser en le poursuivant de sa haine : « Considérant que le désir était générateur de souffrance, la religion a prétendu, non pas en amortir les effets, ce qui était possible, mais le supprimer, ce qui était irréalisable. Elle

(1) *Lettres et Discours sur les Passions*. Paris, Grès 1925.

n'y a pas réussi, mais elle l'a faussé. Le silence que l'on fait sur lui, la condamnation dont on le frappe, loin d'en empêcher la naissance et d'en entraver le développement, l'exaspèrent en le revêtant d'un prestigieux mystère. On lui interdit de pousser droit, il dévie. Certaines issues lui sont encore laissées par le catholicisme. Par le protestantisme, aucune. La religion fait ainsi de ceux qui subissent son empreinte, et cette empreinte s'étend à toute notre race, des détraqués et des demi-fous. »

L'ambition pure est, elle aussi, une duperie : toute ambition a un but, sous peine de n'être qu'un sport : « Le sport se fait gloire de ne pas avoir d'autre fin que lui-même. Et de fait, partout où règne la conception anglo-saxonne du sport, on tient en mépris l'action effective, au point de ne s'y livrer jamais qu'en s'excusant ou qu'en feignant de la considérer comme un jeu. Au regard de la sensibilité, l'esprit sportif comporte le même détachement. Il commande la chasteté. En d'autres termes, il fait vivre l'homme en marge de la vie, en dehors de tout ce qui existe en elle de fort et de mâle. Sportif, l'homme n'est pas un homme. » Bref l'ambition pure est négatrice d'action et de désirs.

Reste l'art. L'art aboutit lui aussi à une duperie. L'homme désire l'infini; trompé par l'amour, trompé par l'ambition, il se retourne vers l'art qui cherche l'éternel. Or le rôle de l'art est précisément de transformer le passé en présent et pour cela de chercher, sous le particulier, l'essentiel humain ; c'est dire qu'il exclut la personnalité et nie la vie au profit de l'abstrait. La vie individuelle est si riche qu'il est à peu près impossible d'en fixer certains traits sans déformer tout l'ensemble. Si l'on excepte Rousseau, nul sans doute n'a réussi à fixer un être réel ; l'écrivain aboutit toujours à une fiction. C'est qu'il faut choisir entre l'art et la vie, entre le passé et le présent. Qui écrit, utilise le passé et ne vit point, ne

vit plus. Qui veut vivre doit abolir le passé, renoncer à l'art. L'art et la vie ne peuvent être servis ensemble. Comme dans le cas de l'amour ou de l'ambition, l'absolu n'existe pas ; l'individu ne saurait sortir de la place relative qui lui fut dévolue dans le temps.

Le « Traité des Devoirs » donne à ces conclusions une forme plus abstraite. Il commence par affirmer que tous les hommes tendent à l'absolu, mais tandis que les uns le cherchent dans l'infini, les autres le trouvent dans le fini. Ceux qui le cherchent dans l'infini ne le peuvent évidemment trouver dans la sensation qui est finie et ne seront par conséquent jamais satisfaits. Dès lors, comment l'atteindre ? Il n'y a point de passage par les voies humaines ; par le divin seulement le relatif humain entre dans l'absolu : l'attitude légitime sera l'attente de la grâce. Au point de vue de la morale, les tempéraments qui recherchent l'infini ne pourront que refuser au désir : où ils attendront le renoncement de la grâce, et le désir sera dès lors sans objet, il sera supprimé, ou par le renoncement, ils prétendront à la grâce, éliminant tout relatif pour se rendre digne de l'absolu et le désir, devenu un obstacle à la grâce, constituera le mal. Y céder, tel est le péché. Pour ceux qui, au contraire, tendent à l'absolu dans le fini, il n'y a point de regret : satisfaire le désir devient un devoir, c'est la seule façon d'atteindre l'absolu. Cet absolu est dans le réel, dans le désir surtout : le savoir pour la pensée, le bonheur pour la sensibilité, voilà ce qui est bon.

C'est à partir de là que Robert Siegfried va s'efforcer à reconstruire une morale. Il y a une hiérarchie des désirs : « Il n'y en a pas en soi de mauvais. Il en est seulement dans lesquels s'expriment avec plus ou moins de plénitude les aspirations humaines ». Satisfaisant d'abord ses désirs les plus élémentaires, l'homme s'en libérera : est mauvais le désir qui ne disparaît pas et

reste un obstacle à la réalisation d'autres désirs plus grands. La morale du désir consiste à franchir ces étapes dans l'ordre naturel : « Le grand devoir est non pas de se vaincre, mais de se réaliser, de se libérer de ses désirs, mais en les satisfaisant. » Quant à la morale proprement dite, elle n'apparaît que dans les rapports de l'homme avec autrui. Tant qu'il satisfait ses instincts, il est en quelque sorte leur esclave ; dès qu'il a atteint la sérénité, il est enfin libéré, il peut alors satisfaire ses devoirs vis-à-vis d'autrui. Quant à la morale chrétienne, sur laquelle reposent nos mœurs occidentales, elle s'est efforcée d'inculquer l'aspiration à la grâce par le renoncement, c'est-à-dire d'annihiler le désir. Mais n'est-il pas à craindre que le désir ainsi refoulé ne s'enfle monstrueusement ? On lui interdit de pousser droit et normalement : il se détourne et se fausse. En ce qui concerne l'amour, n'est-il pas à craindre que l'enfant, ignorant par le fait de ses parents, ne tombe dans les vices les plus répugnants, puisqu'on lui a laissé croire que l'acte normal était une saleté ?... Le désir se pervertit dans l'attente aléatoire de la grâce et pour les esprits infinis non religieux la seule solution possible c'est l'ataraxie stoïcienne, la négation de la vie.

Nul ne contestera à Robert Siegfried le mérite d'avoir posé les problèmes moraux avec franchise et, croyons-nous, avec une certaine justesse. Tous les éducateurs se sont heurtés aux mêmes obstacles et il ne semble pas y avoir à l'heure actuelle — quels que soient les louables efforts de certains, je pense en particulier à M. Wautier d'Aygalliers (1) — de théorie satisfaisante en ce qui concerne l'éducation des instincts. C'est une étude psychologique qu'il faut tenter, beaucoup plus qu'un essai moral. Le livre de M. Wautier d'Aygalliers nous paraît

(1) Wautier d'Aygalliers. *Les disciplines de l'amour*. Paris, Fischbacher 1926.

entaché des mêmes erreurs que Siegfried constate dans l'éducation chrétienne : abus du romantisme et généralisation, peut-être prématurée, des principes *a priori* de la morale. Il faut y voir un essai théorique plus qu'un traité pratique.

L'éducation morale du protestantisme a subi dans la littérature contemporaine de vigoureux assauts. On se souvient des romans où Edouard Rod mettait jadis en scène ces milieux protestants, milieux de braves gens inadaptés et incapables de comprendre une psychologie trop différente de ce qu'ils ont l'habitude de voir. André Gide, sorti lui aussi de ce milieu protestant, le juge avec une grande sévérité. Rappelez-vous Alissa, esprit infini, dirait Siegfried, incapable de transposer dans la réalité son idéal surhumain, ou ces personnages de la « Symphonie Pastorale » soudain désorientés par une passion que n'avaient point prévus leurs éducateurs. Dans les « Faux Monnayeurs » il nous montre un protestantisme particulièrement odieux. Les deux pasteurs qui traversent le livre — deux pédagogues de profession, ceux-là, — sont de faibles esprits qu'il qualifie sans cesse de jobards. Le vieil Azaïs vit dans son cabinet, tellement envahi par la méditation de quelque idéal royaume, que la vie quotidienne des enfants qui lui sont confiés échappe à ses regards d'illuminé. Une faute vénielle prend les proportions d'un tel crime que la grande préoccupation de son entourage ne peut être que de dissimuler. Et périodiquement une scène de famille se termine par de pieuses déclamations : à partir d'aujourd'hui, tout est changé, on se dira tout, on sera sincère. Vedel est un agité, sans cesse voyageant pour fonder quelque œuvre pie ; l'auteur ne nous dissimule d'ailleurs pas que s'il s'agit, c'est pour que la vitesse rende invisible l'effroyable néant de sa vie religieuse — il agit pour ne pas réfléchir. Ce fantoche, d'ailleurs, est gêné par la moindre

remarque, que ce soit au sujet de l'usage qu'il fait du tabac ou du fait que les manches de son veston paraissent sous la robe quand il prêche. L'influence de tels hommes sur leur entourage est aussi néfaste que vous pouvez imaginer : la fille aînée, vivant de sacrifices pour que sa famille ne se doute pas qu'elle marche à la faillite, est amenée à se rendre compte que sa foi est une duperie ; une autre fille, naïve et inexpérimentée est facilement le jouet des hommes qui abusent de sa sensibilité maladroite ; le fils qui finit par voir clairement le vide qui l'entoure, aboutit à un scepticisme total et navrant. On comprend qu'une telle vie de famille soit un « régime cellulaire » ! On comprend aussi que Gide se soit écarté avec dégoût d'un milieu qui sent aussi mauvais : « Odeur puritaine très spéciale. L'exhalaison est aussi forte, et peut-être plus asphyxiante encore, dans les meetings catholiques ou juifs, dès qu'entre eux ils se laissent aller ; mais on trouve plus souvent parmi les catholiques une appréciation, parmi les juifs une dépréciation de soi-même dont les protestants ne me semblent capables que bien rarement. Si les juifs ont le nez trop long, les protestants, eux, ont le nez bouché, c'est un fait. Et moi-même je ne m'aperçus point de la particulière qualité de cette atmosphère aussi longtemps que j'y demeurai plongé. Je ne sais quoi d'ineffablement alpestre, paradisiaque et niais. » Il n'est pas jusqu'à l'architecture des temples, « architecture anguleuse et décolorée dont m'apparaissaient pour la première fois la disgrâce rébarbative, l'intransigeance et la parcimonie. »

Et le drame que Gabriel Marcel a peint dans « Un homme de Dieu », c'est celui de l'homme qui s'aperçoit qu'il a été surfait par son milieu. Voici l'aveu de Claude, le pasteur : « Quand je me rappelle l'atmosphère où j'ai grandi ! la spécialité de Francis c'était les succès en

composition, la mienne c'était les scrupules moraux. Ah, maman ! la fierté qui brillait dans tes yeux quand je venais procéder à mes petits déballages. Et tout le monde disait : « Francis, c'est une intelligence, mais Claude, c'est mieux que ça, c'est une conscience. » Qui sait s'il ne m'est pas arrivé d'inventer des scrupules pour vous faire plaisir ? Voilà... voilà ce qu'on appelle former une âme au service de Dieu. » Et sa mère de répliquer : « Tu as mené la vie d'un grand chrétien. » — « Il aurait fallu d'abord mener celle d'un homme et je ne suis pas un homme ; je n'ai pas seulement su aimer comme un homme — haïr comme un homme. » Que cette note nous paraît donner justement l'indication du problème : il y a conflit entre l'éducation d'homme et l'éducation du chrétien !

Ces divers témoignages convergent en ceci : l'éducation protestante, disent-ils, telle qu'elle est conçue généralement fait fausse route et tend à créer des êtres inadaptés et déséquilibrés. Cette affirmation, la presse quotidienne peignant les excès du prohibitionisme américain ou discutant le rôle politique du président Wilson, nous la répète à satiété. Le protestantisme, vu de l'extérieur, apparaît comme une façade derrière laquelle naissent et s'épanouissent tous les vices et toutes les déviations, d'autant plus dangereux qu'ils sont masqués. S'il n'est que cela, on comprend la révolte d'esprits sincères. Certes, nous abandonnons bien volontiers la morale selon André Gide, « hérétique entre les hérétiques » : l'échec de son disciple Jacques Rivière nous serait le témoignage — si nous n'avions point tant d'autres preuves — qu'il n'est pas un éducateur. De même l'œuvre de Siegfried, si elle nous intéresse prodigieusement, ne nous apporte que la description d'une attitude personnelle qui ne veut pas être autre chose qu'un examen de conscience. Nous ne retenons que la partie négatrice de leur pensée. Il est

hors de doute, que c'est par l'aspect moral du protestantisme qu'ils furent détournés du christianisme. C'est là ce qui nous effraie : la morale chrétienne, est-ce vraiment cela ?

Certes, nous ne croyons pas que le christianisme puisse et doive s'adapter au goût du jour. Il le faut prendre dans son intégrité parce qu'il est la vérité et nous n'avons pas les moyens de choisir : le choix est la marque propre de l'hérésie. Le problème n'est pas, pour le protestantisme, d'essayer de répondre à certaines aspirations morales, il est de se présenter tout entier, sans rien laisser échapper de sa substance. Il ne s'agit pas d'être une morale, il s'agit de laisser les principes essentiels dérouler leurs conséquences morales. Et si, sur tel ou tel point, les accusations que nous relevons ont quelque justesse, il n'en est pas moins vrai qu'elles tombent à côté, parce qu'elles attaquent non pas le christianisme, mais une hérésie. Nous applaudissons le fouet qui frappe les puissantes traditions pharisiennes, leur hypocrisie et leur rigidité. Le Gide pervers du « Retour de l'enfant prodigue » et de la « Conversation avec un Allemand » est plus redoutable que le juge des Vedel-Azaïs, parce qu'il touche aux œuvres vives et non au pan de mur croülant. Refuser Dieu au bénéfice de cet esprit qui nie, dont parle Goethe, louer Montaigne, qui débarrasse du désir de sainteté, peindre la foi comme une duperie, est plus grave que mépriser les impies masqués de foi.

La déviation morale est d'abord tout une erreur de pédagogie. Croire que l'on *fait* une éducation de chrétien comme une éducation d'homme, parfois même à la place d'une éducation d'homme, telle est cette erreur. Or, *rien n'est en doctrine plus antiprottestant*. Cette pédagogie volontariste postulant que les instincts et les passions doivent être soumis à la volonté, c'est-à-dire que la sainteté prise comme but peut être atteinte par les moyens nor-

mais non seulement se révèle insuffisante au point de vue psychologique — puisqu'elle méconnaît le monde tout bouillonnant de la vie fondamentale, mais encore nie les réalités fondamentales de la foi : la puissance du péché et la gratuité du salut. Elle montre à l'homme le chemin, mais ne lui enseigne pas comment y accéder. Elle est toute humaine, elle ignore qu'être chrétien, c'est avoir rencontré Jésus-Christ et lui avoir obéi. En présence de cette réalité le reste devient grimaces. Obliger un homme à vivre comme s'il était chrétien, lui persuader peut-être qu'il est chrétien, parce qu'il est décent de l'être, voilà l'hypocrisie. L'empêcher de connaître la grâce, voilà le crime. Que Robert Siegfried eut raison de refuser le renoncement qui lui fut imposé ; nul ne le peut choisir pour autrui, car le renoncement, c'est le premier effet de la grâce.

La morale est un garde-fou, mais le christianisme est une folie. La morale tend à créer des habitudes et les habitudes sont le contraire de la vie, aussi n'arrive-t-on point par là au Christ :

« Les honnêtes gens, disait Péguy, ne mouillent pas à la grâce... La morale conduit l'homme contre la grâce. »

Il y a une morale des honnêtes gens et il y a la morale de l'obéissance. Entre les deux, le miracle de la grâce.

Pierre BURGELIN.